Le Nord

ADMINISTRATION de la "CROIX DU NORD" 15, rue d'Angleterre, 15 LILLE

BUREAU D'ANNONCES 1, rue des Sept-Agaches, 1, Grand'Place

CONDITIONS

Par la Poste, Un An.	20 francs.
Six Mois	10 —
Trois Mois.	5 —
Départem. non-limitrop. et Etrang., *port en sus*	

PUBLICITÉ

Annonces.	la ligne	0,40
Réclames	—	0,75
Faits-divers	—	1.50
Chronique locale	—	4,00

TEMPERATURE

Lille, le 3 janvier.

Minimum, nuit, abrité.	—1°8
— — découvert...	—1°0
Surface du sol, 8 h. du matin.	2°4
A 1 mètre de profondeur.....	4°2
De l'air à l'ombre.....	4°2
Maximum, jour, à l'ombre...	4°7
— — au soleil....	6°0

Etat hygrométrique. (8 h. m.) 0°/°80
Etat du ciel : Très nuageux.
Direction du vent : S.

Baromètre. — Le 3 janvier (2 h. matin) la pression était de *756* °/°. Le 4 janvier (2 h. du matin) la pression est de :

ŒUVRE URGENTE

Les difficultés que rencontrent nos Jacobins pour appliquer la loi de Séparation leur causent une déception bien amère.

La loi de représailles qu'ils viennent d'édicter, montre leur irritation et leur désarroi : ils voient nettement qu'ils se sont trompés dans leurs prévisions et qu'ils sont partis trop tôt.

Mais les embarras dans lesquels ils se débattent, vont-ils ralentir, sinon paralyser leur action néfaste ?

Gardons-nous de l'espérer.

Au contraire, sentant que l'œuvre de déchristianisation n'est pas suffisamment avancée pour arriver immédiatement à ses fins, la Maçonnerie ne se donnera pas de relâche, qu'elle n'ait créé en France, un état d'esprit qui lui permette d'étrangler l'Eglise et d'extirper la foi chrétienne, sans risquer de perdre sa domination politique.

Ce résultat, elle compte l'atteindre en concentrant tous ses efforts sur le terrain de l'enseignement.

Aussi, attendons-nous à voir, à bref délai, le monopole universitaire plus ou moins déguisé, devenir la rançon de nos églises ouvertes.

On prévoit sans peine ce qui adviendra alors de l'éducation nationale : « Quand l'enseignement libre aura vécu — s'écriait dans un des derniers convents le F.·. Geyer — l'Etat, qui aujourd'hui est obligé de faire des concessions pour s'amener des élèves, pourra dans sa libre indépendance, faire de nouveaux programmes de Libre-pensée. »

On sait quel sens attache à ces mots le dictionnaire des Loges ; ce sera l' « athéisme » ouvertement professé, dans toutes les écoles du pays.

Eh bien ! en prévision de ce monopole que l'on prépare, en face de l'école athée devenue sous peu maîtresse absolue, pouvons-nous nous croiser les bras et nous contenter de gémir.

A Dieu ne plaise ! ce serait trahir le plus sacré de nos devoirs.

A tout prix, il nous faut combattre contre l'athéisme érigé en doctrine d'Etat, il nous faut enrayer cette propagande criminelle qui va directement contre le vœu de l'immense majorité des familles, et contre les intérêts les plus évidents de la nation.

Comment ? — Par un moyen à la portée de tout le monde, par un moyen aussi simple, aussi pratique qu'efficace : nous voulons dire, par « l'association ».

Déjà, en divers points du pays, des pères de famille soucieux de l'avenir de leurs enfants et conscients des responsabilités qui leur incombent, se sont groupés dans le but de maintenir dans l'école, avec le culte des traditions nationales, le respect de la neutralité religieuse.

Ces associations, régies par la loi de 1901, se donnent la mission de surveiller attentivement les lectures, les livres, les cahiers de l'école, en un mot, tout l'enseignement du maître.

Fonctionnant au grand jour, en pleine lumière, sans vouloir de mal à personne, sans provoquer qui que ce soit, elles ne tolèrent pas qu'un instituteur quel qu'il soit, à quelque école qu'il appartienne, sorte de son devoir et outrepasse son droit.

Dès qu'un acte ou propos de nature à troubler la conscience des enfants est signalé, une enquête est ouverte avec toutes les précautions requises, avec toutes les garanties nécessaires, et, si le fait est dûment avéré, l'« Association » saisit le Conseil académique et l'opinion.

Si on refuse de faire justice des atteintes portées à la foi de leurs enfants, les associés s'engagent nettement et hautement à se soustraire aux prescriptions de la loi de l'enseignement obligatoire, tant que ceux qui sont chargés de faire exécuter cette loi suppriment arbitrairement une des conditions posées à cette obligation.

Quand ils ont épuisé tous les autres moyens, ils ont donc recours à la grève des écoliers, grève justifiée par l'infraction à la loi, venant de ceux-là même qui doivent la faire observer dans son intégrité.

Partout où elles sont établies, ces « Associations de familles fonctionnent à la satisfaction générale : les résultats, paraît-il, sont surprenants, non seulement quand à la neutralité, mais encore au point de vue de la force énorme que donnent ces groupements, en face des primaires, qui passaient jusque là pour des fétiches inviolables.

Il importe que ces initiatives courageuses et fécondes se généralisent; il appartient aux pères de famille de s'associer partout, pour cette œuvre de répression énergique et salutaire.

Qu'on y réfléchisse : la guerre religieuse déchaînée contre nous n'est pas le danger le plus à redouter; saluons-la, au contraire, comme un titre de gloire, car la persécution est l'honneur du chrétien; saluons-la comme un gage de victoire, car la persécution n'a jamais vaincu que les persécuteurs.

Mais que la nécesssité d'assurer le sort de l'Eglise de France et l'organisation du culte, si pressante soit-elle, ne nous fasse pas perdre de vue le grave péril de l'école athée.

A quoi nous servira, en vérité, d'avoir assuré le vivre et le couvert de nos prêtres, si les jeunes générations ne fournissent plus de recrues au clergé ?

A l'œuvre donc, en Pologne allemande, à l'heure qu'il est, cent mille écoliers ne craignent pas d'affronter la férule du maître d'école prussien, et se laissent battre jusqu'au sang plutôt que de renier la langue de leurs ancêtres, seul patrimoine qui leur reste de la Pologne démembrée mais toujours vivante.

Sachons nous imposer un peu d'énergie et quelques sacrifices, pour garder au cœur de nos enfants notre foi, trésor autrement précieux que la langue maternelle.

Pour l'âme de vos enfants, pour le salut de la patrie, parents chrétiens et patriotes, associez-vous !

A. R. T.

ECHOS

NOMINATION ECCLESIASTIQUE

M. l'abbé Millot, vicaire à Gommegnies, est transféré à Anzin.

VOTES DE NOS DÉPUTÉS

Scrutin sur l'amendement de M. Paul Beauregard, tendant à la validation des opérations électorales de la première circonscription de l'arrondissement de Montpellier.

Ont voté *pour :* MM. Cochin, Dansette, Delaune, Groussau, Guillain, Lemire, Pilchon, Vandame.

Ont voté *contre :* MM. Debove, Delecroix, Delory, Dron, Durre, Flévet, Ghesquière, Goniaux, Guesde, Guislain, Melin, Pasqual, Selle.

M. Defontaine était absent par congé.

Scrutin sur le projet de loi portant ouverture d'un crédit supplémentaire pour les œuvres françaises au Maroc.

Ont voté *pour :* Tous nos députés, sauf M. Defontaine, absent par congé.

PELLETAN LE CYNIQUE

Ecoutez-le :

Je pense qu'aujourd'hui, et après réflexion, ceux de nos amis qui, cédant à l'entraînement de validations à outrance auquel on est sujet un peu dans tous les partis au Palais-Bourbon, se sont donné M. Biétry comme collègue, regrettent un peu la coupable erreur qu'ils ont commise. Puisse cet enseignement nous servir pour l'avenir !

Les électeurs pensent peut-être qu'ils sont *électeurs* c'est-à-dire capables de nommer des députés.

Qu'ils se détrompent.

Il suffit qu'une tête ne plaise pas à la majorité blocarde pour qu'en dépit des électeurs un élu soit invalidé, et les députés, amis de Pelletan, ont commis *une erreur coupable* on ne l'invalidant pas. A l'avenir ils devront ne plus la commettre.

Voilà bien le brigandage électoral érigé en principe, et ne pas l'accomplir, c'est, foi de Pelletan, faire une bêtise.

La morale politique des Francs-Maçons est vraiment très particulière et très canaille.

N'oublions pas que Camille Pelletan est un des grands hommes du *Progrès* et du *Réveil du Nord*.

CARTE GÉOLOGIQUE DE FRANCE

M. Pollé, préparateur de minéralogie à la Faculté des sciences de Lille ; M. Briquet, licencié ès sciences, secrétaire de la société géologique du Nord, ont été nommés collaborateurs auxiliaires du service de la carte géologique de France.

MÉTALLURGIE

De la *Métallurgie* :

Nous avons l'habitude, en fin d'année, de rechercher le chemin parcouru, depuis l'année précédente, par l'ensemble des cours des produits métallurgiques.

Disons, de suite, que la comparaison entre les prix actuels et ceux de fin 1905 prouve que 1906 se termine brillamment.

Les métaux, à cours journellement variables, présentent des plus-values de 35 p. c. pour le cuivre, 22 p. c. pour l'étain, 18 p. c. pour le plomb ; seul le zinc n'a pas sensiblement varié.

En sidérurgie proprement dite, les différences sont tout aussi importantes. Les fers et les aciers marchands ont progressé de 27 p. c., les tôles de 30 p. c., les feuillards de 22 p. c. et les poutrelles de 30 p. c.

En boulonnerie, l'augmentation est de 28 p. c. sur les rivets et les boulons.

Mais c'est surtout sur les tubes en fer que la majoration est plus sensible encore. Elle varie de 45 à 50 p. c. Il y a lieu de tenir compte, pour ces derniers produits, que les fabricants se faisaient l'année dernière une concurrence acharnée, concurrence qui a presque complètement disparu depuis la constitution du Comptoir des tubes.

Dans l'ensemble on peut donc conclure que les produits métallurgiques ont augmenté d'un tiers environ pendant le cours de cette année.

FEUILLES D'HYGIÈNE

Cette publication commence sa deuxième année.

Elle contient, pour le mois de janvier, des articles de vulgarisation sur les précautions à prendre en cette saison, sur les éléments nuisibles de l'eau, l'hygiène des voyages, l'hygiène générale de la vue, l'hygiène des dents, l'hygiène de l'enfance, l'hygiène des églises, etc.

A signaler encore le début de causeries théoriques et pratiques du droit, particulièrement sur les questions qui ont quelque rapport avec l'hygiène.

Les Feuilles d'hygiène paraissent tous les mois, par fascicules.

Rédaction et administration : 19, rue Saint-Jean, à Douai.

LES ÉLECTIONS EN 1907

En 1907, les électeurs seront appelés à renouveler par moitié les Conseils généraux et les Conseils d'arrondissement.

Les dernières élections à ces assemblées ont eu lieu en 1904.

Les cantons du département sont divisés en deux séries. Une série élira des conseillers généraux; l'autre série élira des conseillers d'arrondissement.

Voici, pour le Nord, les conseillers généraux et d'arrondissement, ayant six années de mandat et soumis, par conséquent, à la réélection :

CONSEIL GÉNÉRAL

Arrondissement d'Avesnes

Avesnes-Nord : M. le docteur Sirot; Baval : M. Darche; Landrecies : M. Deloffre; Le Quesnoy-Est : M. Cantineau; Solre-le-Château : M. Goulard.

Arrondissement de Cambrai

Cambrai-Est :M. Garin; Carnières :M. Delcroix; Le Cateau : M. Martinet; Solesmes : M Narcise Petit.

Arrondissement de Douai

Arleux : M. Le Glay; Douai-Ouest : M. Godin; Douai-Sud : M. Debève.

Arrondissement de Dunkerque

Bergues : M Claeys; Dunkerque-Est : M. Guillain; Gravelines : M. Demarle-Fetel; Wormhoudt : M. Morael.

Arrondissement d'Hazebrouck

Bailleul-Nord-Est : M. Lotthé; Cassel : M. Moeneclaey; Hazebrouck-Nord : M. Degroote.

Arrondissement de Lille

Armentières : M. Dansette; Cysoing : M. Dehau; Lannoy : Comte de Montalembert ; Lille-Est : M. Tribourdaux; Lille-Nord-Est : M. Gossart; Lille-Sud-Est : M. Brackers d'Hugo ; Lille-Sud-Ouest : M. Binauld; Pont-à-Marcq : M. Lepeuple; Roubaix-Est : M. Eugène Motte; Seclin : M. Marcel Delaune; Tourcoing-Nord : M. Barrois-Lepers; Tourcoing-Nord-Est : M. Loridan.

Arrondissement de Valenciennes

Bouchain :M. Caullet; Saint-Amand (rive droite) :M. Jules Sirot; Valenciennes-Est : M. Bouvier.

CONSEIL D'ARRONDISSEMENT

Arrondissement d'Avesnes

Avesnes-Sud : M Boise; Berlaimont : M. Banteignie; Le Quesnoy-Ouest : M. Crasquin; Maubeuge : M. Pigé; Trélon : M.Moret.

Arrondissement de Cambrai

Cambrai-Ouest : M. Crépin; Clary : MM. Flinois et Lépousez; Marcoing : M.Delabre-Adelson.

Arrondissement de Douai

Douai-Nord : MM. Lespagnol et le baron Boissonnet; Marchiennes : M Duflot; Orchies: M. Théry.

Arrondissement de Dunkerque

Bourbourg : M. Vandesmet; Dunkerque : Ouest : MM. Bernard et Défossé; Hondschoote : M. H. Mallengier.

Arrondissement d'Hazebrouck

Bailleul-Sud-Ouest : M. Biebuyck; Hazebrouck-Sud : M. Samsoen; Merville : MM. Dupont et Duhamel; Steenvoorde : M. Firmin Decanter.

Arrondissement de Lille

Haubourdin : M. Platel; La Bassée : M. Crespel; Lille-Centre : M. Hector Franchomme; Lille-Nord : M. Georges Guilbaut; Lille-Ouest : M. Auguste Bonte; Lille-Sud : M. Werquin; Quesnoy-sur-Deûle : M. Lambin; Roubaix Nord : M. Thérin; Roubaix-Ouest : M. Eugène Dutholt; Tourcoing-Sud : M. Victor Vincent.

Arrondissement de Valenciennes

Condé : M. Pureur; Denain : M. Paris; St-Amand (rive gauche) : M. François Platelle; Valenciennes-Nord : MM. Durre et Thiétard; Valenciennes-Sud : M. Mallez.

JEUNESSE CATHOLIQUE

On nous prie d'annoncer dès aujourd'hui que le prochain **Congrès de la Jeunesse Catholique de l'arrondissement de Lille**, aura lieu à Lille le dimanche 27 janvier 1907, sous la présidence de S. G. Mgr Delamaire, coadjuteur de Cambrai.

Dans l'après-midi aura lieu, à la salle Ozanam, une **séance générale**, à laquelle Monseigneur le Coadjuteur a bien voulu promettre d'y assister.

On y entendra **Louis Arnaud, le meunier vendéen**, meunier de son métier, maire de son petit pays de la Génétouze (Vendée) et président de la Jeunesse Catholique de cette paroisse. Orateur dans toute la force du terme, orateur populaire, orateur chrétien, formé seulement à l'école de ses convictions profondes, Arnaud est une des plus sympathiques figures de ce bataillon, de cette armée de jeunes qui s'appelle l'Association Catholique de la Jeunesse Française.

Il parlera du **Devoir Présent**, sujet bien fait pour attirer autour de lui tous ceux qui veulent comprendre toujours mieux ce qu'ils doivent aujourd'hui à Dieu, à l'Eglise et à la France.

Gazette du Nord

— Jeudi à trois heures ont eu lieu en l'église de **CHERENG**, les funérailles de **M. Louis Délefolly**, ancien mannelier au Pont-à-Tressin, membre de l'œuvre de Saint-François de Sales, décédé à l'âge de 83 ans.

Une nombreuse assistance avait tenu à l'accompagner à sa dernière demeure.

Les conscrits de Chéreng de 1844, classe du regretté défunt, parmi lesquels le maire M. Clotaire Duquennoy, tenaient les coins du poêle.

L'obit du mois aura lieu lundi 4 février, à neuf heures.

— Hier ont eu lieu à **MÉRIGNIES**, les funérailles de **M. Théodore Lecouffe**, conseiller municipal et membre du conseil de Fabrique de cette commune.

M. l'abbé Dumortier, curé, assisté de MM. Deblauve et Dubois, diacre et sous-diacre, fit la levée du corps et chanta le service funèbre. L'église était toute tendue de noir.

Le deuil était conduit par M. Louis Lecouffe, fils aîné du défunt, accompagné de M. l'abbé Fourez, professeur au collège de Marcq. Puis venaient M. Robert Lecouffe et son oncle, ainsi que les divers membres de la famille.

Les pompiers faisaient la haie autour du cercueil.

Beaucoup d'amis et de notables du pays et des environs avaient pris place dans le convoi funèbre à la suite de tout le Conseil municipal de Mérignies.

L'offrande a duré jusqu'à la fin de la messe.

Au cimetière, M. Georges Descloquement, maire, a fait l'éloge du défunt en ces termes :

Messieurs,

S'il est un devoir pénible dans la vie d'un maire, c'est de saluer une dernière fois, au bord de la tombe, la dépouille mortelle d'un vénéré collègue de l'assemblée communale et d'apporter à un vieil ami affectionné les suprêmes paroles d'adieu.

M. Théodore Lecouffe est né à Mérignies, le 30 novembre 1830. Il était le fils de rudes travailleurs au caractère courageux et honnête. Il fut lui-même très bon agriculteur.

M. Lecouffe sut consacrer aussi une partie de sa vie au service de ses concitoyens.

Depuis 1881, il fit partie sans interruption du Conseil municipal de Mérignies, prêtant son concours sincère et indépendant aux différentes municipalités que la confiance des électeurs appelait à diriger les affaires de la commune.

C'est ainsi, en particulier, qu'il sut se faire apprécier de cet autre homme de bien, dont la mémoire reste encore entière à Mérignies, M. le baron des Rotours, qui n'hésitait jamais à le faire entrer dans la liste du Conseil municipal, car il appréciait sa compétence, son souci constant des deniers des contribuables, son impartialité, et son dévouement discret mais très réel pour ses concitoyens.

Il nous a appris, plus d'une fois, à nous, les jeunes, à rejeter les dépenses injustifiées et à rester les gardiens vigilants de nos finances communales.

Père de famille affectueux et prévoyant, M. Lecouffe voulut donner à ses deux fils une éducation virile, sans détriment d'une instruction solide. Aussi choisit-il, parmi nos établissements d'instruction, ce collège de Marcq, dont la réputation est justement appréciée et qui se fait un point d'honneur de former en même temps quede bons chrétiens d'excellents Français.

Il fut grandement aidé par une compagne énergique et éclairée qui prépare si bien l'œuvre éducatrice des maîtres par la première formation donnée dans la famille.

M. Lecouffe fut toujours partisan d'une République large et tolérante. Ce fut également un homme droit. Il sera vivement regretté. Aussi, c'est avec confiance que ses nombreux amis viennent auprès de son cercueil lui dire le suprême « Au revoir » ; car, tout en partageant la douleur de son estimable famille, ils gardent la chrétienne espérance que, dans une vie meilleure, Dieu, infiniment bon, lui donnera la récompense qu'il réserve à ceux qui se sont montrés bons chrétiens et bons citoyens.

Cher collègue et ami Lecouffe, au nom de vos amis et collègues du Conseil municipal de Mérignies, recevez notre dernier adieu.

— Jeudi, à 10 heures 1/2, ont été célébrées à **CROIX (SAINT-MARTIN)**, les funérailles de **M. Henri Baiza**, ancien greffier de justice de paix. Une foule très nombreuse, parmi laquelle se trouvaient les notabilités de Croix et des environs a conduit la dépouille mortelle du défunt à sa dernière demeure.

La cérémonie funèbre s'est terminée à midi et demie.

— Jeudi, 3 janvier, ont eu lieu à **HAVERSKERQUE**, les funérailles de **M. Louis Calonne**, ancien conseiller municipal et membre honoraire de la société de secours mutuels.

Le défunt laisse le souvenir d'une vie toute de travail et d'honneur. On cite de lui ce fait exceptionnel qu'il ne travaillait qu'une seule fois le dimanche, durant ses 51 ans de fermage. Il fit une meule de blé, mais la meule se partagea en deux, il fallut recommencer le travail. Il vit dans ce fait la preuve évidente que le travail du dimanche ne profite pas et depuis lors, malgré les dangers qui pouvaient menacer ses moissons, il respecta scrupuleusement le jour de repos.

Il a été emporté après quatre jours de maladie, dans sa 79e année.

La famille déjà si éprouvée par plusieurs deuils récents trouvera quelque consolation dans la sympathie des nombreux assistants qui se pressaient autour du cercueil.

— Les funérailles de **M. Louis Norbert**, statuaire, ont eu lieu jeudi matin, à dix heures, à l'église Notre-Dame, à **VALENCIENNES**.

De nombreux amis avaient tenu à rendre à la mémoire de ce travailleur méritant et habile dans son art un hommage de cordiale sympathie.

Au cimetière, M. Desquennes, vice-président de l'Association des Anciens Elèves de nos Académies, a prononcé un discours, où il a rappelé la vie toute de travail du statuaire valenciennois.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts, et offrons à leur famille nos chrétiennes condoléances.

— Nous sommes heureux d'annoncer les doubles fiançailles le **Mlle Alice Dujardin**, fille du Dr A. Dujardin, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, professeur honoraire d'ophtalmologie à la Faculté catholique de Médecine de **LILLE**, avec **M. René Faure**, fils de M. et Mme Henri Faure et arrière petit-fils de M. Faure-Dujardin, ancien maire de Wazemmes, — et de **Mlle Geneviève Faure** avec **M. Jean Dubus**, avocat, fils de M. Emile Dubus, notaire à **ORCHIES** et de Madame, née **Guillebert**.

— On annonce les fiançailles de **Mlle Marie-Thérèse Cavrois**, fille de M. Georges Cavrois, avocat, ancien bâtonnier, adjoint au maire de **DUNKERQUE**, avec **M. Charles Sourdat**, fils de M. Sourdat, juge au tribunal civil de **ROUEN**, et petit-fils de M. Sourdat, conseiller honoraire à la Cour d'Amiens et auteur d'un ouvrage de droit très consulté, le « Traité des Responsabilités ».

La Création de la vie

L'enceinte de l'Académie des Sciences, a retenti dans ces dernières semaines des discussions sur l'origine de la vie. Et cette fois encore la doctrine de la génération spontanée a enregistré un échec. Car ce n'est pas le premier.

Cette fameuse théorie suivant laquelle la matière minérale pourrait, en certaines conditions, se transformer d'elle-même en substance vivante, a eu, au cours des siècles, des fortunes diverses, abandonnant, d'ailleurs, toujours du terrain au fur et à mesure des progrès de la science expérimentale.

Les philosophes et les savants de l'antiquité croyaient à la génération spontanée. A la suite d'Aristote, on admit que des vers, des poissons, des oiseaux pouvaient naître spontanément de la matière brute. Cette croyance a persisté longtemps, témoin la recette donnée au XVIIe siècle par Van Helmont pour faire naître des souris : avec une chemise sale mise dans un pot où se trouvaient des grains de blé ou un morceau de fromage, on pouvait se donner le luxe de la création de la vie.

Mais en 1638, Francesco Redi démontra que les vers qui se développent sur la viande putréfiée ne naissent pas spontanément aux dépens de la substance de la viande, mais proviennent d'œufs déposés par les mouches ; car il suffit de préserver la viande de l'approche des mouches, pour empêcher la formation de ces vers. Vallisnieri et Schwammerdam aboutirent à des conclusions analogues. La génération spontanée enregistrait sa première défaite.

Elle reprit pied au milieu du XVIIe siècle, quand le microscope vint révéler toute une famille d'êtres inférieurs totalement inconnus, les infusoires, êtres minuscules qui peuplent les liquides putrescibles, les infusions de végétaux exposées à l'air et même l'eau de pluie ; les anguilles du vinaigre et de la colle de farine étaient du nombre. D'où venaient ces milliers d'êtres, ces infiniment petits qui apparaissaient par millions au bout de quelques heures ?

L'Anglais Needham, ainsi que Buffon, répondirent à la question par la génération spontanée. Needham, en 1745, appuyait sa théorie sur ses propres expériences; il introduisait des substances fermentescibles dans des flacons bouchés qu'il recouvrait de cendres chaudes pour tuer tous les germes préexistants, et pourtant des animalcules se développaient. N'était-ce point la génération spontanée saisie sur le fait ?

Vingt ans plus tard, l'abbé Spallanzani, armé du microscope, reprit les essais et étudia les animalcules. Il soupçonna que Needham n'avait pas exposé les flacons à un degré de chaleur suffisant pour faire périr toutes les semances qui y étaient enfermées ; il répéta l'expérience en chauffant les vases dans l'eau bouillante pendant l'espace d'une heure. Le liquide des dix-neuf vases, examiné longtemps après au microscope, ne révéla pas la plus petite apparence d'animalcules. Ainsi, les liquides putrescibles n'acquéraient la puissance végétative qu'à la condition de retenir des germes déjà vivants.

C'était un autre coup plus terrible pour la génération spontanée.

Le public du temps s'intéressa à la querelle ! Voltaire lui-même railla la méprise de Needham. « Il est démontré aujourd'hui aux yeux et à la raison, dit-il, qu'il n'est ni de végétal, ni d'animal qui n'ait son germe ». Et, dans son « Dictionnaire philosophique », et au mot Dieu : « Il est bien étrange, remarque-t-il, que les hommes en niant un créateur se soient attribué le pouvoir de créer des anguilles. » C'est qu'il n'existe point d'autre alternative ; la vie n'ayant pas toujours existé sur la terre, ou bien elle est l'œuvre directe de Dieu créateur, ou bien elle s'est formée toute seule de la matière. La doctrine de la génération spontanée, écrasée sous les coups répétés de la science expérimentale est toujours expirante ; mais toujours aussi le matérialisme s'empresse de la relever, de la soigner, de panser ses meurtrissures parce qu'il a besoin de ses services ; sans elle, toutes ses théories s'effondrent.

La querelle reprit, il y a quarante ans, dans un fracas de bataille. Trois savants, Pouchet, Joly, Musset furent les champions de l'hétérogénie, nom que portait alors la théorie. En face d'eux, Pasteur se dressa. Quand Biot, son maître et ami, apprit qu'il voulait aborder cette question, il s'interposa, traitant le projet de chimérique et le problème d'insoluble. « Vous n'en sortirez pas, s'écriait-il. — J'essaierai, » disait modestement Pasteur, confiant dans son génie. Il essaya et il en vint à bout. C'est vingt années de sa vie qu'il faudrait rappeler. Avec la rigoureuse méthode scientifique où il excellait, il reprit les expériences de tous ses devanciers, Spallanzani, Schultze, Schwann, Schrœder, Dusch, les variant de toutes manières, répondant à toutes les objections, montrant d'une façon irréfutable qu'une infusion organique enfermée dans un ballon ouvert et privée de germes par la chaleur ou par tout autre moyen, reste indéfiniment limpide et stérile, à la seule condition que les poussières de l'air n'y aient pas accès ; qu'au contraire elle se peuple rapidement d'êtres microscopiques dès qu'on y introduit les poussières de l'air.

Avec une légitime fierté, Pasteur s'écriait en 1864 : « Jamais la doctrine de la génération spontanée ne se relèvera du coup mortel que cette simple expérience lui porte. »

Néanmoins, les hétérogénistes ne se résignèrent pas. N'ayant point réussi à trouver authentiquement la vie au fond des cornues et des ballons, Huxley pensa la retirer des abîmes de l'Océan. C'était l'époque des grands sondages exécutés pour la pose des câbles sous-marins. On ramena des profondeurs une masse gélatineuse, amorphe, douée de vagues mouvements ; pendant quelques années, on eut la persuasion qu'on possédait la forme la plus primitive de la vie ; on l'appela Bathybius, la vie des profondeurs. Mais un autre savant fit à son tour la malicieuse découverte que le fameux Bathybius n'était qu'un vulgaire précipité de sulfate de chaux, obtenu dans les flacons grâce à l'alcool où l'on conservait les objets recueillis dans l'Océan. Par tout le monde savant, ce fut un immense éclat de rire. Huxley s'en tira comme il put, assez piteusement. Le Bathybius était mort avant d'avoir vécu. Mais la génération spontanée devait faire encore parler d'elle.

Il n'y a pas longtemps qu'elle était revenue, avec les radiobes et les éobes. Le radium a révélé déjà tant de mystères à la science ; allait-il résoudre aussi le problème de la vie ? Un professeur de Cambridge, John Butler Burke, annonça, il y a deux ans, que c'était chose faite : une parcelle de radium semée sur la gélatine donnait des cellules vivantes. Un professeur français, Raphaël Dubois, éleva une réclamation de priorité pour cette découverte, ajoutant que le radium n'était point indispensable et que d'autres métaux comme le baryum donnaient les mêmes productions vivantes. Le monde savant fit l'accord en constatant que les phénomènes obtenus n'avaient rien de vital.

Après tant d'efforts infructueux pour venir au jour de la science, la prétendue génération spontanée a bien l'air d'être d'un enfantement difficile. Au point de vue scientifique, la question est jugée depuis Pasteur, et il faut une dose peu légère d'« aprioristme » pour douter encore, en se rejetant vers des espoirs futurs que la science positive vient chaque fois condamner. La déconvenue des végétaux artificiels, présentés l'autre semaine à l'Académie par le professeur Stéphane Leduc est bientôt coupée à la racine par Gaston Bonnier, renforçant encore ces conclusions.

Les matérialistes, d'ailleurs, ne désar-

FEUILLETON N° 23

CHAINE RENOUÉE

par **M. DU CAMFRANC**

La mer encore invisible, cachée par une élévation du sol, exhalait l'odeur salubre de ses varechs. Par un chemin rocailleux, presque à pic, on atteignit la grève, et la barque de pêche du fils de Fantic apparut se lançant sous les étoiles. L'embarquement fut rapide. Mme Gerbelle, établie sous une voile, qui servait de tente, remerciait, de tout son cœur, Fantic et le brave matelot.

Elle disait :

— Un moment, j'ai cru que j'allais désespérer de la Providence. J'avais tort. Maintenant, je suis sûr que Dieu veille sur moi et me protège, puisque j'ai trouvé votre dévouement. Donnez-moi votre main, tous les deux : J'ai besoin de les serrer dans les miennes.

La barque s'éloignait du rivage, et Joël, dressant le poing dans la direction de Kerfantras, murmurait en langue bretonne :

— Dieu punit un jour ceux qui l'offensent et qui nuisent au prochain.

Il ajouta en s'approchant de la fugitive :

— Ne tremblez plus, Madame Gerbelle, et ne craignez rien. Où je vais vous conduire, on ne vous trouvera jamais.

XI

La baronne Oberland triomphait... A force d'habileté et d'astuce, de mensonges et de faux témoignages, elle était enfin parvenue à reconquérir Victorien Gerbelle. Victoire difficile, qui avait nécessité la plus subtile diplomatie.

Victorien n'avait pas été sans profondément souffrir du départ d'Armelle. Mais, l'heure pénible de la séparation passée, la certitude de la trahison avait plus profondément que jamais enfoncé ses griffes dans son crâne, et il accablait l'absente sous un mépris inexorable.

Sa femme !

Un rire ironique tordait sa lèvre en prononçant ce mot.

Comment avait-il pu se laisser prendre à tant d'hypocrisie, se livrer naïvement à la Dalila perfide qui exploitait, sans vergogne, sa situation d'épouse d'un homme public pour trafiquer de ses secrets et servir on ne savait quelle cause ténébreuse ! Mais l'amour avait mis sur ses yeux son décevant bandeau et, aveugle désormais, il n'avait plus eu, pour se diriger, que le regard oblique de la perverse jeune femme qui l'aurait conduit à sa perte, inévitablement, sans la révélation généreuse de la baronne Oberland.

« Oh ! Armelle, s'écriait le malheureux désespéré par ces navrants souvenirs, se peut-il que sous tes yeux de ciel il y ait tant de noirceur, et tant de poison mortel sur la fleur de tes lèvres ! En allant à toi, j'ai mis dans ta main de fée toute ma vie d'honneur et de gloire. Tu l'as prise avec un sourire d'ange, mais pour la jeter en pâture aux scandales et en faire une marchandise ! »

Elle travaillait pour son parti, la malheureuse ! pour son roi et pour ses prêtres ! Lady Flora lui en avait fourni des preuves irréfutables.

Armelle disait à son mari :

— Je t'aime.

Et cette parole tendre était à peine prononcée que la misérable, à l'air candide, aux yeux de douceur, se glissait, furtive, dans le cabinet de travail de l'orateur, fouillait les papiers de l'homme politique, et livrait les secrets du pays.

Sans cesse, Victorien ruminait ces désolants retours vers le passé, et son mauvais génie, la baronne Oberland, guettait ces heures de crise et s'en réjouissait.

— Allons, il ne fallait point désespérer ainsi ! Et pourquoi ? Pour une femme qui n'avait jamais mérité son amour et qui ne valait pas ses regrets.

Et de sa voix qu'elle faisait jolie, et qui semblait vibrer de pitié et de vif intérêt, la baronne Oberland disait au malheureux désemparé :

— Mon ami, ne restez donc pas seul : la solitude énerve. Oui, vous souffrez d'une continuelle angoisse ; le mal qu'on vous a fait est profond. Mais reprenez courage. Vous avez des amis. Venez les voir souvent. La porte de lady Flora vous est toujours ouverte et son cœur ne vous a jamais été fermé !

« Quel éclat ! quel esprit ! pensait encore le malheureux Gerbelle. Comment ai-je pu, autrefois, lui préférer cette petite rustaude madrée et hypocrite sous ses dehors de candeur !

La baronne Oberland est étonnante ; on dirait que chaque jour qui passe ajoute un rayon de plus à sa beauté. »

Et, constatant l'empire qu'elle reprenait sur Victorien, avec une adresse souple, Flora se mit en devoir de faire renaître, chez l'orateur, les ambitions politiques. Elle le grisait de flatteries, l'étourdissait de compliments ; elle l'exaltait et rallumait dans son cerveau les flammes de l'orgueil. Personne n'approchait de lui pour la beauté de la pensée et la hauteur des aspirations.

Il était absolument conquis.

— Je veux oublier, lui dit-il un jour, un mariage qui n'a été qu'un cauchemar dans ma vie. La chaîne est brisée. Le divorce, que j'ai fini par obtenir, grâce à de hautes influences, m'a délié. Chère lady Flora, vous avez été sans rancune, sublime de générosité, me consolant de mes peines, relevant mon courage dans mes rudes épreuves... Dites, voulez-vous me continuer plus encore cette abnégation, ce dévouement, dont je sais tout le prix, et devenir Mme Gerbelle ?

Et elle répondit de sa voix la plus douce :

— Il y a bien longtemps que je vous admire, et que vous m'êtes très cher, mon ami.

Ils se séparèrent.

La baronne Oberland était ivre d'orgueil... Femme d'un orateur célèbre et bientôt, peut-être, d'un chef d'Etat... d'un Président de République !... Qui sait ? Les destinées sont étranges et tous les espoirs réalisables sous le régime démocratique ! Ses menées avaient réussi; elle avait amené dans ses filets la précieuse capture.

Ses yeux bleus, qui parfois prenaient des teintes dures d'acier, disaient son audace ; son rire claironnait comme après une bataille gagnée. Elle n'avait pas un remords, pas une pensée de pitié pour la pauvre exilée qui, loin de tous, dévorait sa honte et souffrait le martyre. L'humanité lui semblait un piedestal, un pavois vivant, sur lequel elle se dressait de toute sa hauteur, ainsi qu'une divinité.

Le mariage de la baronne Oberland et de Victorien Gerbelle venait donc d'être fixé à une date très rapprochée, et Flora courait Paris avec fièvre, pour les achats et les apprêts de ses toilettes. Rien n'était trop magnifique. Elle puisait sans relâche dans le coffre-fort empli par la trahison, et jetait ensuite l'or à pleines mains.

Et, devant les velours, les satins, les dentelles et les pierreries merveilleuses, qui allaient parer la femme d'un futur ministre, elle savourait délicieusement d'avance la joie du pouvoir tout proche.

Son coupé franchissait l'avenue de l'Opéra, gagnait la rue de la Paix, continuait par la rue Royale, montait les Champs-Elysées; et, renversée sur les coussins, elle roulait dans l'éblouissement, saluant au passage, d'un geste protecteur, les hauts personnages, mais tolérant d'un regard dédaigneux le menu peuple qui s'agitait autour d'elle, pour aller à l'humble conquête du pain quotidien.

Le mariage de Gerbelle faisait sensation dans le Tout-Paris élégant, et on disait des merveilles de la corbeille offerte à la toute belle fiancée. L'hôtel de l'avenue de Friedland ne désemplissait pas de visiteurs avides de contempler tant de richesses.

Lady Flora rayonnait, et Sophia lui murmurait tout bas :

— Vous ne devez en partie cette gloire, chère cousine... n'oubliez pas la récompense promise.

Rien ne manquait à cette corbeille somptueuse, ni les dentelles de prix, ni les étoffes chatoyantes. Une table cependant, plus que les autres, attirait tous les regards. Sur une sorte de reliquaire en velours, très élevé et tournant, serpentaient les bijoux de la baronne Oberland : une rivière de brillants, des bracelets ornés de perles et d'émeraudes, de papillons de saphir et de rubis, des bagues de toutes sortes. Dans un riche écrin on voyait un